

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Rev. P. Supérieur

J. M. J.

No 14, 2me année

3 avril 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

(17)

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:—

SOMMAIRE

- Meli-Melo: Le seul à seul. — La danse F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Des devoirs de la femme chrétienne par
rapport à la bibliothèque de famille H. CHAUMONT, Ptre.
La mort de Voltaire *Bonnes Lectures*
Sommeil d'enfant P. CADORET
Inaudi *L'Univers*
A Rome: Par ici, Par là J. B. PROULX, Ptre.
Le Roman d'une Sœur V. VATTIER.

Prix de l'abonnement: \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLLETTE P. Q., CANADA.

Tous les Français résidant à l'étranger.
Tous les étrangers en relations avec la France
ont intérêt à avoir, à Paris

UN COMMISSIONNAIRE-CORRESPONDANT
expérimenté et dévoué à leurs intérêts
et peuvent s'adresser en toute confiance au

17^e Année **COMPTOIR PARISIEN** fondé en 1879

Commission, Exportation, Consignation

FONDATEUR: **A. CLAVEL**, DIRECTEUR
PARIS, 36, Rue de Dunkerque, 36, PARIS

J. ALcide CHAUSSÉ
ARCHITECTE
Mesureur et évaluateur
1541, RUE STE-CATHERINE, 1541
MONTREAL,
TELEPHONE BRILL 0030.

TRAITÉ DE PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, en français, par Elie Blanc, 3 forts volumes, \$3.00, aux bureaux de l'ÉTUUDIANT. Excellent ouvrage.

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE, SOMMAIRE DU NO DU 12 MARS :

ACTES OFFICIELS. — CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — LEÇON D'HISTOIRE : Rôle historique de saint Bernard. — REVUE. — Histoire sainte et Histoire de l'Église, l'abbé L. Bailleux et l'abbé V. M. Martin. — Grammaire et orthographe, X. — Arithmétique et système métrique, G. Bovier-Lapierre. — Composition française : Pellissier-Séguier. — Sciences physiques et naturelles : R. Pialat. — PRÉPARATION AUX EXAMENS. — Expériences de physique : — Correction d'un devoir d'élève. — Composition française. — Sujet proposé. — BIBLIOGRAPHIE.

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

7^e Année, No. 3—Mars 1922—No. 63 de la fondation.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1^{er} janvier. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du COUVENT à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

SOMMAIRE :

L'Ananas, (3 ^{me} article sur la vocation)	F. A. BAILLAIRGÉ.
Le rosaire du vieux chinois	<i>Moniteur.</i>
Gymnastique intellectuelle (questions et réponses)	H. M.
Le coucher du soleil	V. B.
Rose Alma Marchesseault	Une AMIE.
Quasi-Bachelière, drame à trois personnages (fin)	EVA GATOUIL.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

MELI-MELO.

Le seul à seul — La danse.

Le seul à seul des jeunes gens et des jeunes filles, voilà ce qui davantage enlève sa fleur à notre jeunesse. Il n'y a pas plus d'exception pour les cousins et cousines que pour les autres.

Ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que bien des mères, oubliant leur propre jeunesse, permettent à leurs filles le *seul à seul*.

Saint Paul nous dit *que la femme se sauvera par les enfants qu'elle aura élevés, faisant en sorte qu'ils demeurent dans la charité, dans la sainteté et dans la vie bien réglée.* (1)

Est-ce bien régler la vie de ses enfants que de l'exposer prochainement au danger de perdre leur chasteté ?

Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que bien des jeunes filles travaillent sciemment à la damnation de leurs mères, en exerçant sur elles une pression telle que celles-ci finissent enfin par céder et manquer gravement à leur devoir.

Il doit y avoir une place à part en enfer pour ces filles-là.

* * *

La danse en général, est une jolie chose que l'on gâte.

F. A. BAILLAIRGÉ.

Coups de Crayon, 115.

(1) 1ère épître à Timothée, ch. 2., v. 15.

BIBLIOTHEQUE DE FAMILLE

IV

DES DEVOIRS DE LA FEMME CHRÉTIENNE A L'ÉGARD
DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA FAMILLE

Nous établissons une distinction essentielle entre la femme qui a la libre disposition des livres et celle qui est obligée de s'incliner devant la volonté contraire de son mari.

Celle-ci ne pourra pas empêcher que des livres dangereux garnissent la bibliothèque de famille. Elle verra arriver sans cesse et sans qu'elle s'y puisse directement opposer, de nouveaux ouvrages remplis de l'esprit du siècle. Pour sa conscience éclairée et délicate, ce sera un supplice ; mais au lieu de se livrer au découragement, sous le prétexte que ce poison pourra nuire aux siens, elle emploiera les moyens suivants, et d'autres que la charité et le zèle lui inspireront.

D'abord, elle priera, pour demander à Dieu qu'il détourne de tous ceux de la maison l'influence de ces livres mauvais ; la prière est toujours utile, toujours fructueuse, et si elle n'empêche pas tous les maux que nous déplorons, il faut l'attribuer à la malice de ceux qui résistent à la grâce et non à de l'impuissance. Cette femme chrétienne demandera pour son époux, l'heureux aveuglement qui ne permet pas de saisir toute la malicieuse impiété de l'auteur d'un mauvais livre, et qui ne laisse pas voir toute la passion qui s'y est inoculée. Elle demandera que ni ses enfants, ni les visiteurs de la maison, n'aient l'indiscrétion d'ouvrir ces livres dangereux. Elle promettra elle-même de respecter les saintes lois de l'Eglise, en s'abstenant de ces lectures.

Puis, elle emploiera toutes les saintes adresses de la charité et de la prudence pour rendre autant éloigné que possible ce grand danger de la maison. Tantôt elle saura obtenir que le plus déhonté de ces ouvrages soit moins en vue, ou tout à fait relégué aux arrière-plans. Tantôt elle rangera, au nom de l'ordre, un ouvrage empoisonné qui traînait ouvert sur un bureau. D'autres fois, elle saura délicatement insinuer la pensée d'acheter quelques bons livres ; elle se les fera donner, elles les prendra sur sa cassette des menus-plaisirs ; et ainsi elle fera entrer des ouvrages chrétiens où il n'y en avait presque que de mauvais, ce qui aura l'avantage de reculer un peu ceux-ci et d'offrir à ses enfants, dans la bibliothèque de leur père, des lectures utiles. Nul doute que le zèle ingénieux ne puisse imaginer encore cent autres moyens d'éloigner ces tristes ouvrages et d'en mettre de meilleurs à leur place.

H. CHAUMONT, ptre.

LA MORT DE VOLTAIRE.

Voltaire, dans l'enivrement de la haine qu'il avait vouée à la personne adorable de N.-S. Jésus-Christ, avait dit en l'an 1758, alors qu'il voyait engagée sur toute la ligne la guerre qu'il avait organisée contre la religion : "Dans vingt ans l'infâme aura beau jeu."

Dien qui est patient parce qu'il est éternel, attendit les vingt années ; et au jour marqué par cet insolent défi il livra l'insensé qui le lui avait porté aux affres de la mort et au désespoir de l'enfer.

Dès les premiers jours de février 1778, Voltaire eut des hémorrhagies qui annonçaient une fin prochaine. Plusieurs prêtres essayèrent de l'approcher pour disputer son âme au démon. Mais Voltaire était gardé.

Un abbé Gaultier, ancien jésuite, put cependant, le 20 février, pénétrer jusqu'à lui et l'entretenir. Au bout de quelques instants l'entretien fut interrompu par un émissaire de la secte. L'abbé Gaultier alla rendre compte de sa visite à l'archêque de Paris et faire régler la conduite qu'il devait tenir et les rétractions qu'il devait demander au cas où le malade aurait recours à son ministère. Voltaire de son côté consulta d'Alembert qui lui conseilla de renouveler la sacrilège hypocrisie dont il s'était déjà rendu coupable à Colmar et à Ferney. "Je pense de même, avait répliqué Voltaire, car il ne faut pas être jeté à la voirie comme j'y ai vu jeter le pauvre Lecouvreur." Il avait "beaucoup de répugnance" pour l'enterrement civil que ses adeptes voudraient aujourd'hui mettre à la mode.

Le 25, il ordonna à son serviteur Wagnière, d'écrire à l'abbé Gaultier de venir le voir, ne voulant pas, répéta-t-il, être jeté à la voirie. Le 26, il renouvela cet ordre. L'abbé qui n'avait reçu la lettre que le 26, à 9 heures du soir, se présenta le 27 et ne put parler qu'à Mme Denis. Le 2 mars, à la suite de nouvelles hémorrhagies, le prêtre fut admis auprès du patriarche des philosophes. "Ne l'effrayez pas," crièrent ceux qui étaient réunis dans l'antichambre. Voltaire prit l'abbé par la

main et le pria de le confesser. "Volontiers, répondit l'abbé, mais il faut d'abord une rétractation."

Voltaire écrivit une rétractation que l'abbé Gaultier voulut soumettre à ses supérieurs, ne la trouvant pas assez explicite. D'ailleurs, l'hypocrite vicillard avait pris ses précautions. Le 28 février il avait remis à Wagnière un écrit par lequel, voulant détruire auprès de ses amis l'effet de la rétractation qu'il savait devoir lui être demandée, il déclarait vouloir mourir "en détestant la superstition." Le malheureux n'avait alors de sollicitude que pour son corps et sa réputation ; il voulait que son corps reçut la sépulture chrétienne et il ne songeait pas à éviter à son âme la sépulture de l'enfer ; il se demandait quelle opinion les hommes auraient de lui et il ne songeait pas au terrible jugement qu'il aurait à subir au tribunal du souverain Juge.

La rétractation de Voltaire fut en effet jugée insuffisante. L'abbé Gaultier retourna le lendemain à l'hôtel Vilette pour en demander une moins équivoque et plus détaillée, mais on lui refusa la porte. D'Alambert, Diderot et Marmontel la gardaient. L'abbé persista à se présenter chaque matin jusqu'au 14 mars, et toujours vainement. Le 30, il écrivit au malade et ne reçut point de réponse.

Le 30 mai, l'abbé Gaultier, informé de l'état du malade, vint avec le curé de Saint-Sulpice pour lui offrir les secours de son ministère. Les deux prêtres introduits, le curé parla le premier, mais ne put se faire connaître. L'abbé parla à son tour et se sentant saisir les mains, il eut un léger espoir bientôt déçu par cette étrange parole : "M. l'abbé Gaultier, je vous prie de faire mes compliments à M. l'abbé Gaultier." Et le délire continua.—L'abbé sortit en priant la famille de le rapeler, si la connaissance revenait au malade.

Que se passait-il entre la sortie des deux prêtres et le dernier soupir de Voltaire ? Les philosophes se sont donné le mot pour dire qu'il s'éteignit doucement. Mais Tronchin, son médecin, qui était protestant, écrivant à Charles Bonnet quelques jours après cette mort une lettre dont l'original est conservé à

Genève, compare l'accès de folie, de désespoir et de rage dans lequel Voltaire mourut aux fureurs d'Oreste, et il ajoute qu'il ne peut se le rappeler sans horreur.

D'après les récits les plus authentiques, il répétait sans cesse : "Je suis abandonné de Dieu et des hommes !" Il craint aux faux amis qui assiégeaient son antichambre : "Retirez-vous ! c'est vous qui êtes la cause de l'état où je suis. Retirez-vous." Et au milieu de ses terreurs et de ses agitations, on l'entendait tour à tour invoquer et blasphémer le Dieu qu'il avait poursuivi de ses complots et de sa haine, criant : Jésus-Christ ! Jésus-Christ, tantôt d'une voix lamentable, tantôt avec l'accent du remords. Richelieu, l'un de ses amis qui étaient témoins de ce spectacle, s'enfuit en disant : En vérité cela est trop fort, on n'y peut tenir !

L'horrible drame continua. Le moribond se tordait sur sa couche, se déchirait avec les ongles, demandait l'abbé Gaultier ; mais ses amis craignant de gâter l'œuvre de la philosophie se gardaient bien de se rendre à ses désirs.

A l'approche du moment fatal, une nouvelle crise de désespoir s'empara de son cœur. "Je sens, cria-t-il, une main qui me traîne au tribunal de Dieu." Et tournant vers la ruelle de son lit des regards effarés : "Le diable est là, il veut me saisir.. Je le vois... Je vois l'enfer... Cachez-les-moi." Puis, dans l'ardeur d'une soif ardente qu'allumait en son corps la fièvre jointe à ce désespoir, il saisit son vase de nuit, en vida le contenu en poussant un dernier cri et il expira, au milieu de ses ordures et du sang qui lui sortait par la bouche et les narines.

"Si mes principes avaient besoin que j'en resserrasse le nœud, dit le docteur Tronchin, l'homme que j'ai vu agoniser et mourir sous mes yeux en aurait fait un nœud gordien ; et en comparant la mort de l'homme de bien qui n'est que le soir d'un beau jour, à la mort de Voltaire, j'ai vu la différence qu'il y a entre un beau jour et une tempête. Je ne me le rappelle pas sans horreur. Il mourut déchiré par les furies." Et les demestiques de la maison disaient quelque temps après : "Si le diable pouvait mourir, il ne mourrait pas autrement.

SOMMEIL D'ENFANT

I

Aux pieds de l'Éternel, dans l'attitude de la plus profonde adoration, un ange aux ailes d'azur est prosterné. Son visage est d'une beauté idéale ; sur son front se reflètent les sourires du Divin Maître ; son vêtement est formé de ces nuages d'une blancheur immaculée, lesquels courent en bandes joyeuses sur le bleu du ciel d'été. Sa tête est couronnée d'or ; sa main tient un sceptre sur lequel est gravé un seul mot : *Avenir* ; son autre main se referme sur un bouquet de fleurs cueillies dans les vallées où paît le Divin Agneau. Fleurs divines au parfum exquis que l'ange des Rêves vient faire respirer un instant aux pauvres mortels en leur découvrant un tout petit coin de son sceptre magique.

Dieu a parlé : avec la promptitude de l'éclair le messager céleste a disparu dans l'éther, pour obéir aux ordres du Tout-Puissant.

II

Dans le ciel encore teint des derniers rayons du soleil couchant une ombre vaporeuse court sur les ailes du Zéphir. Est-ce un nuage égaré?... Est-ce un soupir du ciel?... ou bien un archange glorieux, courant aux ordres du Maître ; ou bien encore quelque Séraphin, brûlant du feu divin qu'il a mission de venir allumer dans le cœur d'un mortel privilégié.....

Non. C'est un ange, un humble messenger d'en Haut qui s'en vient visiter les chaumières et les palais pour y verser l'oubli dans la coupe d'or des rêves. L'air est devenu plus doux ; la première étoile a ouvert à l'horizon son ceil inquiet. C'est l'heure du rossignol ; l'instant des douces rêveries : le premier sommeil des fleurs, des insectes, des papillons.

Dans les airs vibrent encore les derniers sons du lointain angelus et les premiers refrains de la chanson du soir s'éteignent dans l'espace. Heure douce, heure solennelle, propice à l'ange des rêves qui, de son aile légère effleure déjà le toit des chaumières.

III

L'enfant vient de s'endormir sous les caresses maternelles. Le vieux Noël, que la mère a chanté pour clore ses paupières l'a ému jusqu'aux larmes, et au bord de ces cils bruns perlent encore quelques pleurs....

Mais un sourire court sur ses lèvres roses. Fleur céleste, écloso dans les jardins de la vallée de larmes, enfant, dors, et que ton sommeil si léger, si tranquille, soit visité par l'ange des rêves

Dans sa course aérienne, le messager a dépassé les villes aux palais somptueux ; tour à tour des campagnes fleuries, des fleuves pailletés d'argent sous les rayons de la lune, puis un hameau composé de quelques pauvres chaumières et d'une humble église dont le clocher se profile hardiment sur la voûte éthérée.....

Ici, dans la chaumière où l'enfant repose, l'ange s'introduit sans bruit, avec la légèreté d'un soupir, d'un bruissement d'aile de papillon. L'enfant dort toujours, mais que l'expression de son visage est changée ! L'ange, à son chevet, accorde une harpe mystérieuse ; ces échos voilés se font longtemps entendre aux oreilles du petit dormeur qui se réveille enfin et sourit encore sous l'impression des célestes harmonies !

PHILONISE CADORET

Académie des Sciences de Paris.

INAUDI LE MERVEILLEUX CALCULATEUR.

L'académie des sciences, dans sa dernière réunion, s'est donné un fort intéressant intermède, en interrogeant et en écoutant le merveilleux calculateur Jacques Inaudi, qui lui était présenté par M. Darboux.

Voici, tel que le rapporte le compte-rendu, la partie de la séance qui a été consacrée au jeune prodige.

M. Darboux fait approcher du bureau M. Inaudi, qui veut bien se mettre à la disposition de l'académie.

M. Darboux écrit au tableau les deux nombres très respectables que voici :

d'une part, et

$$4,123,547,238,445,523,831$$
$$1,248,126,138,234,128,910$$

de l'autre: M. Inaudi a le dos tourné au tableau, M. Darboux énonce les nombres et prie le calculateur de les soustraire l'un de l'autre. Aussitôt, et comme s'il les avait sous les yeux, M. Inaudi répète d'une voix claire et nette ces nombres immenses. " Est-ce cela ? — Oui. — Eh bien ! voilà le résultat de la soustraction." Et, avec une volubilité incroyable, le calculateur énonce le nombre. La savante assemblée applaudit.

Maintenant, poursuit M. Darboux, voulez-vous me donner le produit de 452 par 538 ?" Tout aussitôt M. Inaudi répond : 243, 176. Est-ce cela ?" Mais M. Darboux n'a pas fait l'opération en une seconde : " Très exact."

" Messieurs, dit M. Inaudi, je puis calculer et parler à la fois, mener de front deux calculs ensemble. Essayez. " M. Poincaré demande le résultat d'un calcul extrêmement compliqué : faire le carré de 4,800, le diminuer de 1 et diviser par 6, M. Bertrand en même temps :

" Pourriez-vous me dire quel jour de la semaine était le 11 mars 1822 ? "

M. Inaudi immédiatement : « Le 11 mars 1822 était un lundi. Quant au résultat de l'opération de M. Poincaré, c'est 1,960. » (Applaudissements).

M. Darboux : « Voulez-vous me trouver un nombre dont le cube plus le carré fassent 3,600 ? » M. Inaudi ! « C'est 15. »

La section de géométrie est émerveillée. L'académie entière ne ménage pas ses applaudissements au jeune calculateur. M. Inaudi est d'origine piémontaise ; il est naturalisé Français depuis longtemps. Il n'a que 24 ans, et ses facultés se développent de plus en plus. Son crâne est très caractéristique. M. Broca avait présenté M. Inaudi à la société d'anthropologie en 1880. Front très droit ; angle facial très développé. Il est petit, il a la tête très forte. Aussitôt qu'une question lui est posée, il sourit, se renferme en lui-même, cligne des yeux constamment, ouvre les lèvres et dit : « Je fais la preuve, » et une seconde après : « Messieurs, voici le chiffre ; c'est exact. » Et, en effet, c'est exact. Si le calcul est extrêmement compliqué, il s'arrête un peu et dit : « Ce sera fait dans une demi-minute. » Et c'est fait. Bien singulières, ces facultés !

Il est possible que l'on puisse tirer parti des procédés mnémotechniques et autres employés par M. Inaudi pour contrôler certains calculs astronomiques, pour faciliter les calculs en usage, etc. L'académie nomme une commission d'examen qui se mettra en rapport direct avec l'habile calculateur. Cette commission comprend non seulement des géomètres, des astronomes, mais aussi des physiologistes. Au point de vue psychologique aussi, M. Inaudi paraît devoir être un sujet tout à fait intéressant.

A ROME : PAR CI, PAR LÀ.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Jendi, 24 avril.— Ce matin après ma messe, la supérieure me remettait un télégramme cacheté. Le cœur me battit bien fort. Vient-il d'Amérique ? est-ce une mauvaise nouvelle ? m'annonce-t-il un malheur à St.-Lin ? Je me mis à genoux sur le prie-dieu, et fis une courte prière ; puis je brisai le cachet d'une main tremblante.

“ Pise, j'arriverai ce soir à 11 heures et 13 minutes. A. Labelle.”

Je poussai un soupir de soulagement.—La nouvelle arrivait trop tard. J'aurais dû la recevoir la veille au soir. J'aurais été recevoir Mgr Labelle, à la gare et je l'aurais amené coucher ici.

Il descendit à un hôtel dans le voisinage. Je l'ignorais. A 9 heures, j'allais porter mes *épreuves* à la place du *Gesu*, puis je gagnai à St-Louis des Français. M. Labelle n'y était pas. Je laissai une carte. Je revins au Collège Canadien. Il n'avait pas encore fait là d'apparition. Je laissai une seconde carte, et m'en revins chez moi.

A 11 heures on me demande au salon ; grande joie de se revoir sur la terre étrangère. Il m'annonce qu'il est ici pour deux mois. Il ne part qu'à trois heures, tout le temps son cocher attendant à la porte.

Il me dit : “ Où dois-je aller loger... ? Je ne puis descendre au Collège Canadien.—Dans ce cas, lui dis-je, n'allez pas à St-Louis des Français. Quant à rester ici, il n'y a pas à y penser. Vous n'êtes pas un homme de couvent. Du reste ne vous mettez pas chez les prêtres ; avec vos affaires multiples, vous ne pourriez pas suivre la règle de leur maison. Vous finirez par partir. Une chose qui ne doit pas se continuer, il ne faut pas la commencer. Votre place est dans un bon hôtel.—Eu connais-tu un ? Il faut que je sois près d'une église où il me soit facile de dire la messe.— Vous connaissez bien le Père Tenailon du St Sacrement. Il demeure maintenant Place

St Claude. Il a bâti auprès de son église une vaste maison, qu'il a louée pour un hôtel, qu'on appelle hôtel *Marini*. Nulle part vous ne seriez mieux que là." D'ici M. Labelle est allé à Marini. Il y est resté, je viens de l'apprendre par le Collège Canadien. J'ai donné un bon conseil, j'ai fait une bonne action.

Vendredi, 25 avril.— Belle journée, j'ai reçu une longue lettre de M. Payette, qui me donne bien des nouvelles, une autre de M. Ethier, très-intéressante, et deux de vous, ma chère mère ; l'une datée du 6 avril, Pâques, et l'autre du 8, renfermant le programme de la petite séance du couvent. Après dîner, je dépouillai cette correspondance, et j'en eus pour une heure de jouissances multipliées. Je ne recevais que des nouvelles. Pour moi je n'en ai que de bonnes aussi à vous envoyer. Seulement mon absence se prolonge, mais croyez que je fais de la besogne. Le retour sera d'autant plus joyeux que l'absence aura été plus longue, Dieu le veut. Il veille sur nous. Il nous réunira. L'épreuve et l'éloignement purifient et et accroissent notre affection mutuelle et font que nous nous tournons davantage vers Dieu. Alors tout tourne à bien !

Samedi, 26 avril.— Or ça il ne faut pas oublier de remercier M. J. de ses deux feuilles de *sauve plant*. Elles avaient le goût de tout ce qu'elle donne. J'en ai servi une feuille à notre table, chacun s'en disputant un petit morceau. C'est une friandise inconnue en Europe. Il me fallut faire l'historique de la confection de ce produit, depuis l'eau qui tombe goutte à goutte, en passant par la chaudière, les togues, la tire jusqu'au refroidissement du sirop. Que c'est bon, disait-on, que c'est bon ! Et je répondais : Ah ! si vous connaissiez celle qui l'a envoyée, vous la trouveriez encore bien meilleure. L'autre feuille a été le partage des sœurs ; en sorte que j'en ai goûté à peu près gros comme une noisette. Mais j'ai fait des heureux, ou plutôt c'est M. J. qui les a faits.

J'ai passé la grande après-midi à l'Hôtel Marini, chez Mgr Labelle. Ce matin à 10 heures, comme j'étais sorti pour aller

à l'imprimerie, Mgr. Labelle est venu, et il me laissa sa carte avec les mots : " J'ai reçu une lettre confidentielle de M. M. Il y a quelque chose qui pourrait vous intéresser pour votre affaire. Je passerai l'après-midi à l'Hotel Marini. " Il peut me donner un bon coup de main. Je lui expliquai toutes mes affaires au long ; je tenais à lui donner ce cours complet, avant qu'il vit les cardinaux, afin qu'il frappe dans le joint, qu'il chante dans le ton, et qu'il joue sur la note : est-ce comme cela qu'on dit en musique ? *Bona sera* ! Traduction, je vais me *servir* entre mes couvertures : Bon soir !

Dimanche, 27 avril. — Grand dîner au Collège Canadien en l'honneur de Mgr Labelle. Après la récréation passée en commun au salon, nous nous rendîmes, chez le joyeux M. H. ; une dizaine de bons lurons du Canada vinrent nous rejoindre, avec des cigares, des pipes et trois bouteilles de Nebrolo ; je me croyais à St Lin. Je fume rarement. Je fis comme les autres. Toutes les histoires du pays revinrent sur le tapis. Il était sept heures quand nous nous séparâmes. On a besoin de temps en temps de pareils délassements, afin de reprendre avec un nouveau courage le collier des misères. La vie est un long acte de dévouement, dont Dieu est le principe, le soutien et le couronnement. Aimons-le et soyons pleins d'espérance.

CHAPITRE DIXIÈME

DU 28 AVRIL AU 8 MAI.

Lundi, 28 avril. — Abondance de biens ne nuit pas. Je viens de recevoir votre lettre du 11 avril, et celle du 14, en même temps. Je les ai lues trois fois, une fois seule, une fois avec M. Belnoue, qui croit y avoir un droit, et une autre fois seul. Cependant M. Belnoue n'entre pas dans le vif des choses intimes, j'en ai la clef, et ne la passe à personne.

J.-B. PROULX, ptre.

Le ROMAN d'une SŒUR.

MARTINE.

(Suite)

XXI

L'hôtelier se rua sur moi, me criant de lui rendre son argent. Je le suppliai de m'écouter avec calme, je lui montrai mes pauvres enfants pleurant de peur dans leurs berceaux. Il s'apaisa un peu.

— C'est vrai, dit-il, vous n'êtes pas cause de tout cela, mais votre mari est un scélérat.

Je voulus protester.

— C'est un scélérat, reprit-il avec un redoublement de colère. Il m'a escroqué quarante mille francs, toute mon épargne, pour une soi-disant entreprise qu'il me faisait voir magnifique. Où est maintenant mon argent ? Dites-le-moi, et qu'allez-vous devenir vous-même, puisque votre mari est parti pour l'Amérique ?

— Parti, m'écriai-je, c'est impossible !

— Je vous dis, répliqua-t-il avec énergie, qu'il est parti à bord de la *Giovanna Elda*, qui a mis à la voile ce matin pour le Brésil ! Il est bien loin, allez !

Malgré le tremblement fiévreux qui me saisit, je voulus vérifier cette affirmation. J'allai avec l'hôte jusqu'au port. Les renseignements n'étaient que trop exacts, André avait quitté Gênes !...

Qu'allais-je faire, sans ressource aucune ? Le désespoir faillit me tuer. Depuis la naissance de mon dernier enfant que tu vois, Martine, si chétif, si faible, ma santé était devenue mauvaise ; elle ne put résister à ce choc imprévu. Je fus, pendant plusieurs jours, plus près de mourir que de vivre.

Je dois rendre cette justice à l'hôte que, malgré la conduite d'André envers lui, il m'a montré de la compassion et n'a laissé mes enfants manquer de rien.

Dès que je pus réfléchir, je me souvins, chère sœur, de tes appels pressants. J'étais sûre que tu viendrais à moi, je t'ai écrit... Dieu, une fois encore, m'a traitée avec miséricorde. Tu es accourue ! Je ne crains plus rien. Je peux mourir !...

— Tu vivras ! m'écriai-je ; tu vivras, Rose, je vais te soigner si bien.....

— Les soins ne me guériront pas ; mais, je t'en prie, parle-moi de notre père. Comme il a été bon de te laisser venir vers moi ! Je craignais sa sévérité. Je n'avais pas même osé parler de lui dans ma lettre.

Je tressaillis à ces mots. L'état de santé où je voyais ma pauvre sœur rendait impossible que je lui apprisse la vérité, encore moins les circonstances qui avaient précipité la mort de notre père.

Je répondis évasivement en disant que notre père l'avait toujours aimée.

Rose se contenta de cette réponse.

— Mais tu n'es pas venue seule, dit-elle tout à coup. Quelle est cette dame dont tu as parlé aux enfants ?

— Une excellente amie. Rassure-toi, ajoutai-je en voyant une ombre passer sur le visage de ma sœur, tu n'auras pas à rougir. Elle t'aime parce que je t'aime et qu'elle sait combien tu as souffert.

XXII.

J'avais hâte pour Rose, pour les enfants, pour nous tous, de nous retrouver à Iffendic.

Le sentiment de sa délivrance, l'amitié que je lui témoignais, influèrent-ils sur la santé de Rose ? Ces deux causes ne furent peut-être pas étrangères à l'amélioration sensible que, bientôt, je pus constater en elle. La toux si opiniâtre, si fatigante, se montrait moins fréquente, moins intense. La pâleur des joues, semblables à du marbre blanc, se nuança d'une teinte plus vive, ma sœur put quitter sa chaise longue et faire quelques pas. Elle causait volontiers avec Julie, qu'elle aimait beaucoup. Son beau sourire reparaisait parfois ; elle ne pleurait plus en embrassant ses enfants.

Les chers petits, eux-mêmes, n'étaient plus reconnaissables depuis si longtemps, ils ne voyaient que tristesse et privations !

Peu à peu Rose se trouva assez bien pour entreprendre avec nous de petites excursions. Ses forces revinrent si bien, qu'un mois après notre installation nouvelle nous pûmes songer à retourner à Iffendic. Je pensai alors qu'il était nécessaire de prévenir ma sœur de la perte de notre père. Ce fut encore un moment bien triste à passer ; mais je présentai cette mort comme le résultat d'une longue maladie. Rose en resta moins accablée. Elle pleura beaucoup ; ses pleurs, du moins, n'étaient pas envenimés par le remords !

La veille de notre départ, ma sœur me demanda en rougissant si je tenais à passer par Paris. Je compris quels souvenirs la tourmentaient.

— Oh non ! répondis-je, et comme nous pouvons faire autrement, nous allons adopter un nouvel itinéraire. Le voyage en sera beaucoup plus agréable.

Rose me remercia avec une effusion prouvant que je ne m'étais pas trompée dans mes suppositions.

Nous quittâmes Gênes. Toujours active et empressée, Julie nous avait évité jusqu'au moindre souci.

— Occupez-vous seulement de votre sœur, me disait-elle, je me charge du reste.

Elle avait largement tenu sa promesse. Nous voyageâmes lentement, ménageant les forces de Rose et des enfants. Tout alla bien. Dans les premiers jours du mois d'août, nous arrivions à Iffendic ; il y avait un peu plus de deux mois que nous en étions parties, Julie et moi.

Prévenu, M. Laumay nous attendait à Rennes. Il nous accueillit avec une cordialité si vraie, il montra une si vive tendresse aux enfants, que Rose ne songea plus à l'embarras de cette entrevue, si redoutée par elle.

Quelle émotion me saisit, lorsque, le bras de ma sœur placé sur le mien, je franchis le seuil de notre vieille maison ! Que d'événements s'étaient succédé depuis le jour où, jeunes filles, revenant d'une pension regardée par nous comme un véritable exil, nous promettions de ne jamais nous quitter !

Rose reprenait, meurtrie, sa place sous le toit paternel, et moi qui, sous ce même toit, avais passé tant de jours désolés, je plongeais sans crainte mes regards devant l'avenir. Une famille nombreuse allait grandir autour de moi. Je sentais quelle responsabilité m'incombait, mais une confiance sereine m'inspirait. Puisque, à travers tant d'obstacles, Dieu me rendait ces êtres chéris, il ne les avait pas miraculeusement sauvés pour les abandonner ensuite.

Suzanne notre vieille servante se tenait dans la salle basse disposée pour nous recevoir. J'aurais, je le confesse, vivement désiré empêcher cette rencontre. Je craignais que la fidèle servante, habituée depuis notre enfance à nous parler librement, ne se conduisit pas avec assez de tact. Il n'en fut rien. M. Laumay avait vu Suzanne avant notre arrivée, et lui avait fait comprendre qu'un malheur comme celui de Rose était trop grand pour qu'on en fit le texte de récriminations inutiles.

J'ignore si ces sages résolutions eussent duré longtemps, car notre vieille bonne était assez despote et entêtée ; mais la vue des enfants la désarma.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle ; voilà une *nichée de petiots* qui vont mettre la joie ici et rajeunir mon vieux cœur !

Sur-le-champ, elle se mit à accabler les *petiots* de caresses et de

gâteries, pendant qu'avec un vrai mouvement de mère, elle prenait dans ses bras mon cher petit filleul.

Bientôt je montai seule avec Rose dans la chambre que je lui avais destinée. C'était la mienne même, car elle était la plus agréable de toutes celles de la maison.

— Te voilà chez toi ! dis-je à ma sœur, en l'embrassant.

Rose pencha la tête sur mon épaule ; à travers ses sanglots, elle murmura :

— Merci !... Pardon !...

XXIII

L'air natal parut d'abord fortifier la santé de ma sœur. Elle passa sans souffrances les mois d'août, de septembre et la première quinzaine d'octobre ; mais, avec le premier souffle de l'hiver, les symptômes alarmants reparurent plus marqués.

Cela me désolait. Rose était redevenue si bonne, si douce. Elle comprenait si bien tous ses devoirs, elle me témoignait une reconnaissance si tendre que la vie, sans elle, m'effrayait.

Je voulais nier l'évidence, m'efforcer de me tromper. Les pronostics sinistres pouvaient s'atténuer. Je suppliais Julie et M. Laumay de me rassurer. J'accusais le médecin d'Ifpendic de n'être qu'un ignorant et parlais de faire venir deux des meilleurs docteurs de Rennes.

Rose m'entendit former ce projet. Elle m'appela. Depuis dix jours elle gardait le lit. Je m'approchai en composant mon visage, car j'ignorais qu'elle connût mon inquiétude.

— Cesse de te tourmenter, me dit-elle avec un geste résigné. Il n'y a pas de remède qui puisse conjurer le mal dont je mourrai bientôt. Trop de causes multiples ont épuisé ma vie. J'ai été mauvaise fille... Ne cherche pas à me tromper, je sais tout. J'ai fait adroitement parler notre vieille bonne, et Julie, conjurée de me dire la vérité, n'a pas démenti Susanne. Pauvre père, combien il a souffert ! J'ai été mauvaise sœur et je suis, hélas ! impuissante à réparer le mal que j'ai fait. J'ai été mauvaise épouse ; André n'a pas trouvé en moi la raison et l'appui qui, peut-être, l'eussent sauvé. J'ai été longtemps presque une mauvaise mère ! Sans le malheur, aurais-je compris mes devoirs envers mes enfants ? Toutes mes fautes crient contre moi... elles torturent ma conscience réveillée !...

— Calme-toi, ma pauvre Rose ! dis-je en la voyant s'interrompre, haletante.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centins, et les ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

SOUS PRESSE

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIGÉ

—(0)—

250 pages, belle reliure, l'exemplaire 50 centins.

On peut souscrire dès maintenant au bureau de l'ETUDIANT.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cueille les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenciennes, Malines et Duchesse. Visite sollicitée.